

Orchestre National de Lyon : chronique des temps forts beethovénien 08 /09

Martine DESABLIN & Patrick FAVRE-TISSOT-BONVOISIN



uatrième saison artistique complète depuis l'installation de Jun Märkl à la direction de l'O.N.L. Incontestablement, les propos quelque peu désobligeants de certains de ses musiciens – rapportés, bien à la légère, l'an dernier par des revues musicales comme *Classica* – nous donnent la preuve que des instrumentistes talentueux peuvent aussi être "sourds" ou qu'ils ne "s'entendent pas" ! Sinon, ils prendraient conscience de cette splendeur sonore, égarée après le départ d'Emmanuel Krivine et bel et bien retrouvée aujourd'hui.

Elle conquiert les auditeurs tout au long de soirées brillantes dont le couronnement fut, de toute évidence, les 5 Concertos de Beethoven avec le mythique pianiste roumain Radu Lupu.

Vendredi 19 septembre. La saison s'ouvre par une soirée placée sous le signe de "La Danse". C'est d'abord un florilège de pièces brèves autour de cette thématique. Avec la radieuse *Invitation à la danse* de Weber¹ (orchestrée par Berlioz), Märkl est dans son élément et discerne la pulsation de cette musique. Les coloris sont soutenus, un peu vifs, mais leur franchise compense un équilibre pas toujours idéal entre cordes et vents. Suivent deux partitions de Debussy dont la transcription par Ravel fait tout le prix : *Sarabande* et *Tarentelle styrienne*, irréprochables et idiomatiques². Ce n'est pas le cas pour trois extraits de *Casse Noisette* peu probants, aux contours mal définis, révélant peu d'affinités avec Tchaïkovski (plus les approximations indignes des cuivres – encore en vacances estivales ?). Incident oublié avec les 5^e & 6^e *Danses hongroises* de Brahms où l'aspect populaire est souligné. Un régal, à consommer sans modération ! En seconde partie, on attendait impatiemment Märkl dans la 7^e *Symphonie* de Beethoven, surnommée par Wagner *Apothéose de la*

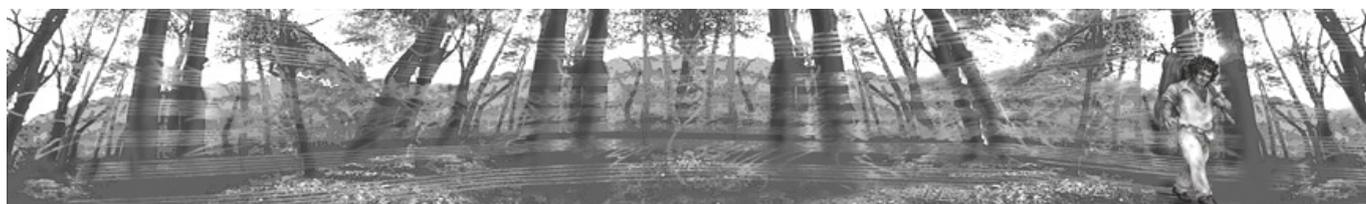
Danse. Le 1^{er} mouvement est ample et solennel, avec des *forte* majestueux. Les bois créent du velours tandis que les cordes jouent incisives. L'opulence s'allie à l'héroïsme, avec une restitution subtile des hardiesses de l'écriture et le sens du détail (le relief inhabituel des contrebasses avant la *coda* !). L'attaque des altos et violoncelles pour l'*Allegretto* donne le frisson. Les angoisses inconnues, que le compositeur laisse ici transparente, s'estompent miraculeusement au cours de l'épisode central méditatif, ce avant le retour plus que jamais implacable d'une insoutenable tension. Les sections polyphoniques sont parfaites, jusqu'à la progressive extinction ornée de *pizzicati* nets et enfin audibles³. Le *Presto*, facétieux plus que tonnant, ramène à cette fameuse tradition française de l'interprétation beethovénienne que le chef souhaite retrouver. Les bois caressants et leurs voisins repoussent toute tentation teutonne. Seul bémol : des cuivres derechef approximatifs voire brouillons. Même constat dans le fulgurant *Allegro con brio* final où face à leur chétif éclat, les incandescentes cordes leur dament le pion ! C'est d'autant plus regrettable qu'ils privent d'étincelles le volcan en éruption libéré par Märkl, lequel a saisi

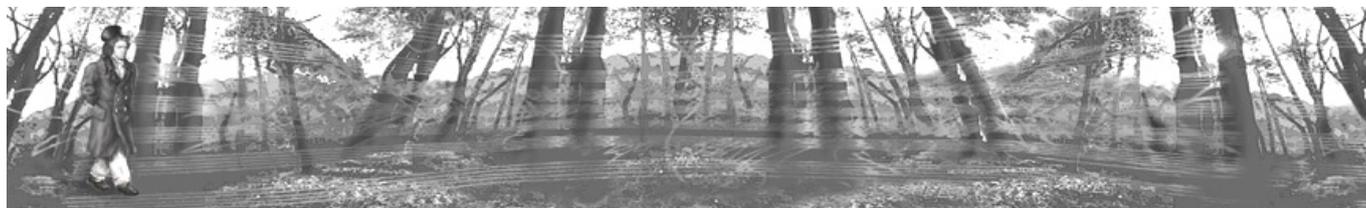
119

1 - Profitons-en pour rappeler que Weber est trop rare dans nos concerts et souhaiter une vraie présence de ses partitions symphoniques méconnues.

2 - Ce nonobstant, si l'ONL veut défendre le répertoire français, il faudra songer à d'injustes oublis : Lalo, grand admirateur français de Beethoven, par exemple, qui a vraiment besoin qu'on lui consacrer enfin une intégrale discographique !

3 - Nous soulignons à dessein, car dans trop d'exécutions ils sont imperceptibles...





combien, dans la 7^e *Symphonie*, le dessin est capital au moins autant que la couleur.

Samedi 11 octobre. Digne héritier de Beethoven, Félix Mendelssohn, à l'approche du Bicentenaire de sa naissance, mérite une place de choix cette saison. Le présent concert lui est entièrement consacré avec un programme d'envergure. Katia & Marielle Labèque avaient déjà interprété le *Concerto en Mi Majeur pour deux pianos* en 1988 sous la baguette d'Emmanuel Krivine. Vingt ans plus tard, le style a mûri, s'est assagi et elles ne donnent plus dans le "numéro de cirque". La morgue d'autrefois, doublée d'un jeu mécanique et dépourvu d'âme, s'éclipse aujourd'hui laissant place à un raffinement enthousiaste auquel nul ne reste insensible. Märkl privilégie la clarté de la ligne, la noblesse du contour, enserrant dans un écrin délicat l'une des plus prometteuses partitions de jeunesse de Félix pour qui le modèle beethovénien est fondamental à cette époque. Ecrite pour sa sœur Fanny et lui-même, cette juvénile partition affiche un bel élan impétueux que n'eût point renié le Maître de Bonn à ses débuts viennois. Les sœurs Labèque servent avec brio cette composante tout en usant de poésie dans un *Adagio* central divin. L'*Allegro* final, suprêmement maîtrisé, prouve que la précision diabolique du jeu ne s'est pas altérée avec le temps. Quelle heureuse idée d'imposer – en seconde partie – la monumentale *Symphonie n°2 Lobgesang* et combien Märkl a raison de diriger un répertoire qu'il aime ! Déjà entendue céans à deux reprises par le passé, jamais la symphonie-cantate ne nous avait semblé si géniale (il fallait, pour cela, se tourner vers les CD de Masur ou Abbado). La direction de Märkl est inspirée au même degré que pour ses *Missa Solemnis* et *IX^e Symphonie* (NB : Félix avait la *IX^e* à l'esprit comme référence lorsqu'il entreprit le vaste chantier de la *Lobgesang* !). Ici, la netteté des attaques de cordes, l'éclat et la noblesse des cuivres, la rondeur des bois séduisent autant que la battue preste, fluide, nerveuse sans rien perdre en majesté. Catherine Molmerret obtient vraiment un époustoufflant résultat des *Chœurs de Lyon-Bernard Tétu*, dont l'entrée apocalyptique fait dresser les cheveux sur la tête. Il est désormais évident qu'à ce niveau d'excellence, l'ONL n'a plus nécessité d'engager des

formations extérieures pour les grandes œuvres chorales. Côté solistes, la rayonnante Fionnuala MacCarthy, très impliquée, projette avec superbe son joli soprano. Partenaire de luxe, la mezzo Hedwig Fassbender assume crânement la brève partie de *Soprano II*, sa facilité proverbiale dans l'aigu lui permettant cette audace. Le ténor Ferdinand von Bothmer, au timbre polychrome, offre des inflexions et accents variés. Voilà un superbe *demi-caractère* dont l'art des nuances n'empêche jamais la vigueur contrôlée. Avec les interventions du monumental orgue Cavallé-Coll, Märkl achève en apothéose le parcours d'un Mendelssohn situé entre Beethoven et Wagner. La conclusion revêt un caractère jubilatoire d'une telle intensité que les larmes nous sont venues devant tant d'auguste beauté. Témoins d'une soirée historique (et nous pesons les mots !), l'une des plus grandes de toute l'histoire de l'ONL, exprimons un regret : la discographie de la *Lobgesang* n'étant pas pléthorique, elle aurait dû être immortalisée sur CD.

Samedi 25 octobre. Une autre et incontournable célébration : le centenaire de la naissance d'Olivier Messiaen. Pour lui rendre un juste hommage, le choix de *Turangalila-Symphonie* est parfait. Sans la *Pastorale* (et un passage par Gabriel Fauré) une telle œuvre n'aurait pas été imaginable. Harry Halbreich ne s'y est point trompé en la définissant comme « une nouvelle *Ode à la Joie* ». Messiaen admirait Beethoven (prisonnier de guerre, il avait pu en préserver religieusement, par devers lui, des partitions). La lecture de Märkl se caractérise par son lyrisme. Les sonorités âpres sont bien moins agressives qu'avec d'autres et l'option se défend d'autant mieux que Pierre-Laurent Aimard au piano et Takashi Harada aux ondes Martenot se fondent merveilleusement bien dans ce moule : le premier subtil à souhait, félin, d'un doigté aussi souple qu'inspiré et le second s'illustrant en véritable aède des sons sinusoïdaux. La lecture passionnante du chef révèle plus de clins d'œil et quasi-citations qu'on ne le croyait : Beethoven ou Berlioz mais aussi Gershwin, Richard Strauss, Respighi, Chostakovitch et bien d'autres ne sont jamais très loin. L'euphorisant 5^e mouvement fut le sommet extatique d'un concert particulièrement inspiré.

Jeudi 5 mars. Cette curieuse soirée s'ouvre avec *Antiphon pour groupes orchestraux* de Jörg Widmann qui s'inscrit dans le prolongement de Stockhausen et nous mène aux confins de la violence sonore. En dépit d'effets insolites et spectaculaires, l'œuvre peine à soutenir l'intérêt jusqu'au bout. Widmann convainc davantage en clarinettiste du *Concerto KV 622* de Mozart. Sans esbroufe, d'une infinie délicatesse, il s'accorde spécialement bien à la direction de Heinz Holliger dans l'ineffable *Adagio* et un *Rondo* adamantin. En seconde partie, le chef livre une *5^e Symphonie* ébouriffante, adoptant des *tempi* très vifs, et donc proches des indications métronomiques de Beethoven. Que l'orchestre puisse suivre sans faillir est déjà un exploit. Si cette urgence ne nuit ni à l'articulation ni au phrasé, elle autorise peu le fondu indispensable des timbres. Débutant le *Finale* comme un cataclysme (ce qui nous enchante) Holliger ne parvient pas à soutenir constamment la tension par la suite. Des pupitres sont privés de l'éclat nécessaire (les cors surtout) ce qui génère de fâcheuses ruptures de climat là où un Harnoncourt, par exemple, maintient une pression inouïe proche de la rupture. Au bilan : la *5^e* la plus vélocité entendue au concert (si dissemblable de celle proposée par la *Staatskapelle* de Dresde l'an passé) et, en dépit de ses imperfections, "décoiffante" en diable, ce qui ne saurait indifférer le public.

L'évènement : l'intégrale des concertos de Beethoven par Radu Lupu – 16, 17 & 18 avril.

Depuis Emmanuel Krivine et Krystian Zimerman en 1989, l'ONL n'avait pas reprogrammé les 5 concertos du Maître de Bonn sur un laps de temps réduit. Il est vrai que seule la présence d'un soliste hors de pair peu justifier une telle entreprise. Le choix de Radu Lupu et, surtout, la possibilité d'obtenir l'accord d'un artiste aussi rare sur nos scènes, constituent déjà un événement miraculeux. L'ABF était donc représentée dès cette soirée du 16 avril 2009 pour entendre et voir celui que l'on dit si grand, si imprévisible et si difficile dans ses choix de collaboration artistique. La salle est comble, l'orchestre, en petite formation, se met en place pour l'Ouverture *Leonore I*. Lawrence Foster, le chef, est proche de ses troupes, au sens physique et mental, très actif, investi. À notre grand bonheur, il allège, assouplit et laisse respirer l'oeuvre.

La salle est ravie et le fait bien entendre. Sous des applaudissements déjà très nourris, le Maître Radu Lupu apparaît, tel un patriarche dans son rayonnement naturel. Bien calé au fond de sa chaise (oui ! une chaise !), plutôt éloigné du clavier, les bras sont tendus et les mains subtilement posées sur les touches nous font entendre une musique aérienne, tout en poésie et tellement présente. Il "joue", dans tous les sens du terme, avec l'orchestre. De temps en temps, du bras gauche, il lui adresse comme un signe, paraissant dire "oui, c'est cela, on est bien ensemble". En outre, tout semble d'une facilité déconcertante et d'une grande discrétion, pas d'effets faciles ni de virtuosité gratuite. Le *Concerto n°1* est offert dans sa parure fin XVIII^e et, pour le mouvement lent du 4^e, nul ne songe à la thèse de la musique à programme⁴.



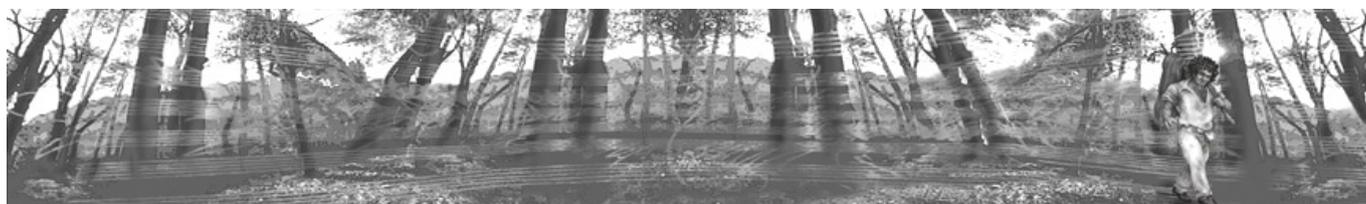
Radu Lupu & l'Orchestre National de Lyon
Photo Sébastien Erome

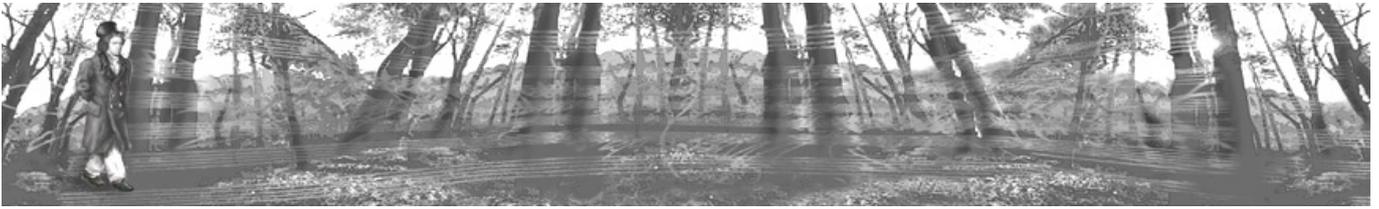
121

Lupu s'efface derrière la musique, se fait oublier et le mystère est là, présent, vous déchirant la gorge. Les applaudissements sont à tout rompre. L'artiste, fort modestement, salue (d'ailleurs plus l'orchestre que la salle, comme s'il voulait signifier qu'il ne peut faire mieux). Et nous, pauvres public et critiques face à ce géant, nous avons bien conscience qu'il s'est passé quelque chose à un niveau supérieur et que nous avons atteint un état de certitude apaisée.

Le lendemain, c'est l'orchestre qui nous conduit à énoncer quelques réserves. L'attaque de *Leonore II* a beau être franche et opulente, un petit problème de balance est patent, le volume des vents et timbales

4 - Rappel : Orphée calmant les furies devant la porte des Enfers... [NDLR]





122

ayant tendance à couvrir certains traits de cordes. Ce type de discours trahit une conception hautement "opératique" qui peut se défendre et se comprendre venant de Foster qu'on sait être un brillant chef de fosse. Vient le *Concerto n°2* et il adapte son style, instaurant un dialogue clair avec Lupu, sans négliger l'articulation ni ce que l'ouvrage présente de filiation mozartienne, aussi bien dans la délicatesse du discours, le raffinement du phrasé ou l'humour distancié des tournures galantes. Les impressions de la veille se confirment : jamais l'immense soliste roumain ne "tire la couverture", sa cadence elle-même étant pure musicalité. Sensations confirmées dans un *Adagio* à la sensualité enveloppante où l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, d'un toucher soyeux ou de cette capacité – apanage des plus grands – à instaurer un climat chambriste par un partage idéal avec l'orchestre. Le *Rondò*, attaqué très vif par le soliste, déçoit ensuite car bridé par le chef qui ralentit l'allure et ne peut imposer la fermeté d'accents conquérante indispensable. Les choses s'améliorent pour le *Concerto n°3* où Foster préserve les couleurs martiales. Lupu abandonne, du coup, les références aux "Lumières" et exécute sa partie en usant de robustesse, dispensant une énergie contrôlée menant aux sommets. Techniquement sans faille (trilles impériaux, cadence formidable !) il fait oublier quelques attaques de cordes dépourvues de mordant. Mêmes réserves dans le *Largo* où sa palette compense des *pizzicati* à peine audibles. Carences vite rattrapées dans l'impeccable *Allegro* final où la fusion est enfin idéale entre les protagonistes, tel un Danube en crue dont les flots emportent tout sur leur passage. Magistral !

Les réserves énoncées précédemment trouvent peut-être leur explication avec l'ultime concert. Habitué de longue date aux performances techniques de l'ONL et aux prestations du chef, les faiblesses relevées nous semblaient insolites. Une idée nous vint alors. Ne faudrait-il pas incriminer un manque de répétitions ? Vingt ans plus tôt, chaque programme (donné trois fois !) avait eu droit au même nombre de services que ces trois soirées isolées de 2009. Le bouleversement de l'affiche, le 18, nous apporte la confirmation de ce que nous soupçonnions. Avec diplomatie et une

exquise gentillesse, Lawrence Foster nous explique qu'il « préfère renoncer aux pages de Prométhée, car l'occasion est unique de jouer consécutivement les trois *Leonore* comme une symphonie imaginaire ». Dans ce but, il maintient le seul *Intermezzo* de *Prométhée*, en guise de mouvement lent, entre *Leonore II & III*. Dont acte ! Ce subterfuge diplomatique – fort sympathique au demeurant – a notre bénédiction. La comparaison est édifiante : les trois *Leonore* sont incomparablement assurées, impliquées, saisissantes ; à donner le frisson. En un seul mot : anthologiques. À l'entracte, beaucoup se demandaient si le style plus extraverti du *Concerto n°5* allait convenir à Radu Lupu. Quelle surprise ! L'artiste débonnaire et "force tranquille" de la veille joue le jeu, faisant corps avec chaque pupitre. Son assurance, riche d'intentions réalisées, se double d'une gestique altière assurément idéale pour *L'Empereur* dont l'audition sur le vif nous a procuré une sensation d'explosion dionysiaque inédite, tel un vol d'images féériques et, en même temps, viscéralement viennois. Ce moment d'exception, qui demeurera gravé dans les mémoires, est offert ainsi par un artiste souverain, lequel nous aura entrebâillé une porte sur l'Éternité.

Vendredi 29 mai. Léonidas Kavakos souffrant, le *Double concerto* brahmsien est remplacé par l'*Opus 104* de Dvořák où Heinrich Schiff demeure en deçà de sa performance de 2007 avec Saint-Saëns. Ce fin et subtil artiste est, de surcroît, desservi par un violoncelle au timbre superbe mais au volume sonore beaucoup trop restreint (ce que nous avons déjà relevé). Ceci s'avère gênant ce soir, car Jun Märkl colle au compositeur tchèque une pâte lourde façon Schumann ou Brahms. Il se rattrape ensuite avec une *5^e Symphonie* de Mahler dont la véhémence, presque sauvage, sied bien à l'admirateur et interprète passionné de Beethoven que fut le maître autrichien. Le parcours s'achève dans la filiation Barbirolli / Inbal plus que Mitropoulos / Bernstein où elle avait débuté, après un *Adagietto* sans alanguissement. Le chef tire parti de chaque nuance et des rares paliers de détente pour mieux dominer ces soixante treize minutes de tension émotionnelle. Un parcours jubilatoire, de pur hédonisme. Admirable !

◀ MD & P. F-T-B.